

## QUATRE TEXTES SUR LA FRATERNITE

**Bruno MATTÉI**, *Penser la fraternité, conférence du 10 novembre 2004 à l'université de Lille.*

*Professeur de Philosophie honoraire à l'IUFM de Lille. Président de l'Université Populaire et Citoyenne de Roubaix et engagé dans un groupe de réflexion autour de la proposition d'un « pacte éducation à l'horizon 2050 ».*

« La fraternité, à tout le moins, dérange et agace. Mais qu'est-ce qui dérange tellement : en premier lieu, le caractère vague, qu'on décèle dans la notion. L'auteur d'un Dictionnaire politique de la fin du 19ème siècle déclare dans l'article fraternité : « Quand on prononce le mot de liberté, on sait ce que cela veut dire, de même quand on parle d'égalité ce mot à une signification claire. Il n'en va pas ainsi lorsqu'il s'agit de fraternité. Ici tout est vague et indéfini ». Et il ajoute : « Comment faire régner la fraternité parmi les hommes ? Comment la traduire en institution et en loi ? On est ici évidemment en face d'un problème d'un ordre tout moral, d'un idéal qui résiste à prendre corps ». Ces phrases sont révélatrices d'un état d'esprit de la pensée républicaine dont nous sommes largement les héritiers, et qui conduira la république à reléguer la fraternité loin de l'espace public pour en faire une affaire privée, une affaire de conscience et donc de morale individuelle. On mesure par là le chemin parcouru, mais en sens inverse, si l'on veut bien se souvenir que la question de la fraternité avait fait l'objet d'un intérêt tout particulier de la part d'un certain nombre de penseurs, et d'hommes politiques, depuis la révolution française jusqu'à la révolution de 1848, où la fraternité était finalement parvenue à s'imposer dans la devise républicaine.»

— — — —

**Victor HUGO**, *Les Misérables, 1862, Garnier-Flammarion, tome 2, p. 413.*

### **Le jardin de la rue Plumet**

« Il y avait un banc de pierre dans un coin, une ou deux statues moisies, quelques treillages décloués par le temps pourrissant sur le mur ; du reste plus d'allées, ni de gazon ; du chiendent partout. Le jardinage était parti, et la nature était revenue. Les mauvaises herbes abondaient ; aventure admirable pour un pauvre coin de terre. La fête des giroflées y était splendide. Rien dans ce jardin ne contrariait l'effort sacré des choses vers la vie ; la croissance vénérable était là chez elle. Les arbres s'étaient baissés vers les ronces, les ronces étaient montées vers les arbres, la plante avait grimpé, la branche avait fléchi, ce qui rampe sur la terre avait été trouver ce qui s'épanouit dans l'air, ce qui flotte au vent s'était penché vers ce qui traîne dans la mousse ; troncs, rameaux, feuilles, fibres, touffes, vrilles, sarments, épines s'étaient mêlés, traversés, mariés, confondus ; la végétation, dans un embrassement étroit et profond, avait célébré et accompli là, sous l'oeil satisfait du créateur, en cet enclos de trois cents pieds carrés, le saint mystère de sa fraternité, symbole de la fraternité humaine. Ce jardin n'était plus un jardin, c'était une broussaille colossale, c'est-à-dire quelque chose qui est impénétrable comme une forêt, peuplé comme une ville, frissonnant comme un nid, sombre comme une cathédrale, odorant comme un bouquet, solitaire comme une tombe, vivant comme une foule.

— — — —

**René CHAR**, *Fragment 128, Feuilletts d'Hypnos, 1943-1944, Gallimard, pp. 118, 119.*

Dans *Feuilletts d'Hypnos*, le poète René Char, revient sur quelques épisodes marquants de son expérience de résistant.

« Le boulanger n'avait pas encore dégrafé les rideaux de fer de sa boutique que déjà le village était assiégé, bâillonné, hypnotisé, mis dans l'impossibilité de bouger. Deux compagnies de S.S. et un détachement de miliciens le tenaient sous la gueule de leurs mitrailleuses et de leurs mortiers. Alors commença l'épreuve.

Les habitants furent jetés hors des maisons et sommés de se rassembler sur la place centrale. Les clés sur les portes. Un vieux, dur d'oreille, qui ne tenait pas compte assez vite de l'ordre, vit les quatre murs et le toit de sa grange voler en morceaux sous l'effet d'une bombe. Depuis quatre heures j'étais éveillé. Marcelle était venue à mon volet me chuchoter l'alerte. J'avais reconnu immédiatement l'inutilité d'essayer de franchir le cordon de surveillance et de gagner la campagne. Je changeai rapidement de logis. La maison inhabitée où je me réfugiai autorisait, à toute extrémité, une résistance armée efficace. Je pouvais suivre de la fenêtre, derrière les rideaux jaunis, les allées et venues nerveuses des occupants. Pas un des miens n'était présent au village. Cette pensée me rassura. A quelques kilomètres de là, ils suivraient mes consignes et resteraient tapis. Des coups me parvenaient, ponctués d'injures. Les S.S. avaient surpris un jeune maçon qui revenait de relever des collets. Sa frayeur le désigna à leurs tortures. Une voix se penchait hurlante sur le corps tuméfié :

« Où est-il ? Conduis-nous », suivie de silence. Et coups de pied et coups de crosse de pleuvoir. Une rage insensée s'empara de moi, chassa mon angoisse. Mes mains communiquaient à mon arme leur sueur crispée, exaltaient sa puissance contenue. Je calculais que le malheureux se tairait encore cinq minutes, puis, fatalement, il parlerait. J'eus honte de souhaiter sa mort avant cette échéance. Alors apparut jaillissant de chaque rue la marée des femmes, des enfants, des vieillards, se rendant au lieu de rassemblement, suivant un plan concerté. Ils se hâtaient sans hâte, ruisselant littéralement sur les S.S., les paralysant « en toute bonne foi ». Le maçon fut laissé pour mort.

Furieuse, la patrouille se fraya un chemin à travers la foule et porta ses pas plus loin. Avec une prudence infinie, maintenant des yeux anxieux et bons regardaient dans ma direction, passaient comme un jet de lampe sur ma fenêtre. Je me découvris à moitié et un sourire se détacha de ma pâleur. Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.

J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice.»

— — — —

**Bernard CHAMBAZ**, *Petite philosophie du vélo, 2014, Champs essais, Flammarion, pp. 108-110.*

« Depuis la fin de l'été 1992, tous les deux ans, je passe une petite semaine à traverser les Alpes en compagnie d'une dizaine de compères qui sont à la fois des copains de fortune et d'infortune, des camarades puisque nous partageons la même chambre et une espèce de fraternité, des amis si je m'en tiens à la vieille sentence grecque rappelée par Vernant : entre amis tout est commun. L'amitié est aussi ce qui nous rend semblables et égaux, malgré les différences entre nous, plus ou moins grands et petits, gros et maigres, rapides et lents, jeunes et vieux. En fait, nous avons la même route à suivre, les mêmes cols à monter et à descendre, les vivres à partager – et il faudrait ajouter la différence entre le gourmand et le frugal –, nous avons à peu près le même nombre de coups de pédale à donner et les mêmes données climatiques à affronter. Somme toute, le même lot quotidien nous échoit, « et plus que tout, c'est la ressemblance de ceux qui sont semblables en vertu ». C'est le point de vue d'Aristote, et si l'on entend par vertu l'effort que nous faisons pour persévérer dans notre être, c'est bien vu.

L'égalité n'empêche pas une forme de rivalité ou d'émulation qui ne vise ni au mérite ni à la gloire, mais au plaisir et au jeu. Les cyclos savent ce que représente une demi-roue voire un pneu

d'avance sur l'ami qui roule à votre côté. Sans vouloir en diminuer le prix, cette amitié est de l'ordre de l'accointance – ou des accointances, dirait Montaigne, au pluriel. Ce qui nous réunit, c'est d'abord le vélo, mais le lien va bien au-delà. Si l'on parle du temps qui passe et du temps qu'il fait, on se comprend plutôt bien sans forcément se parler, et la chose n'est pas sans intérêt quand la pente s'accroît. Notre amitié se renforce d'année en année, en l'occurrence de deux ans en deux. Elle a donc un caractère cyclique. Elle tient à un gros paquetage en commun de souvenirs, d'expériences, et de valeurs dans le sens où ça vaut le coup de se crever la patate. Ce n'est ni la ressemblance ni la différence qui fonde l'amitié. Ce n'est pas forcément le don, plutôt le partage, autant social que moral, une forme de dialogue qui se noue avec une acuité particulière sur la route. Quant à la fraternité, elle en est la pointe extrême, et elle prend un accent bouleversant dans *La Légende des cycles* de Jean-Noël Blanc.»

— — — —

**Abdenour BIDAR**, *Plaidoyer pour la fraternité*, 2015, Albin Michel, pp. 67-69.

« Cela vaut aussi bien pour les athées que pour les croyants, aussi bien pour les juifs, les chrétiens, que les musulmans, aussi bien pour les français « de souche » que les immigrés de fraîche ou longue date. Chacun va devoir choisir entre la fraternité universelle ou le repli sur soi, la grande famille humaine ou le repli identitaire. Soit je continue de dire « c'est mon frère », « c'est ma soeur » en parlant exclusivement de ceux qui ont la même origine, la même croyance ou le même compte en banque que moi, et je rate la marche de ce qui est en train de se passer maintenant en France. Soit je suis capable de mettre mes propres pas dans le sens de l'histoire, et je marche alors avec tous ceux qui veulent aujourd'hui s'engager pour faire exister concrètement, réellement, quotidiennement, la fraternité la plus large. Du côté de tous ceux qui ont compris que la fraternité universelle est la valeur qui a le plus de valeur.

La fraternité est restée pendant trop longtemps la grande oubliée de notre devise républicaine. Or, elle en est le cœur secret : sans elle, la liberté et l'égalité sont un idéal vide, parce que si je ne perçois pas l'autre comme mon frère, que m'importe en réalité son droit à la liberté, et en quel sens abstrait serait-il mon égal ?

Des trois soeurs, c'est elle qui a le plus de génie ! Voilà pourquoi il faut renverser l'ordre de notre devise, la faire passer en premier : « Fraternité, liberté, égalité. » Car elle seule peut empêcher efficacement la liberté de basculer dans l'individualisme. Elle seule peut empêcher efficacement l'égalité de basculer dans l'affrontement entre ceux qui estiment avoir les mêmes droits. Si l'on ne veut pas que s'installe la guerre des libertés et le conflit des égaux, il faut nécessairement qu'ils aient appris d'abord à se considérer comme frères. Il faut qu'ils aient été éduqués à se soucier de la liberté et de l'égalité de l'autre, et de ce souci pour autrui, seul un frère est pleinement capable. Sans expérience de proximité, sans relation d'estime, sans cette amitié sociale dont Aristote déjà faisait la clé de la justice dans la Cité, le maintien de notre liberté et notre égalité ne pourront compter que sur les lois et la police, jamais sur nos cœurs.»